

conviens, les dangers qui communément l'accompagnent ; mais il m'est impossible de ne voir dans cette maladie qu'une simple irritation, ainsi que le prétendent les médecins qui nient l'existence d'un virus syphilitique. D'après une telle doctrine, l'irritation serait un canevas sur lequel on peut broder toutes les maladies. En d'autres termes, le corps humain serait un champ où l'on peut semer tous les germes possibles de maladies, et il n'y a qu'un mode d'affection qui puisse en résulter, l'irritation.

Il fallait avoir fait une étude approfondie des auteurs qui ont écrit sur la maladie vénérienne, et posséder une grande puissance de logique, pour appliquer cette thèse à la théorie de la syphilis, et c'est à mon avis le point de polémique médicale le plus ardu qu'on puisse se proposer, car il était nécessaire de donner au moins une apparence de vérité aux raisonnemens sur lesquels on avait à baser un tel système. Eh bien, je l'avoue, cette tâche a été remplie autant que cela était possible par M. Jourdan principalement ; et son ouvrage, ainsi que ceux de MM. Richond et Devergie, pourront trouver parmi les jeunes médecins des partisans qui plus tard délaisseront leur doctrine, lorsque, mieux instruits par les leçons de l'expérience et l'étude comparée des meilleurs auteurs syphilographes, ils seront dans le cas de réduire à leur juste valeur chaque théorie médicale.

CHAPITRE III.

De la Génération.

L'homme connaît tout, excepté la cause de tout.

AZAIS.

Il est indispensable, dans un traité de la maladie vénérienne, de donner au moins une description succincte des organes et des fonctions dont l'exercice peut donner lieu à tous les accidens qui sont l'objet spécial de cet ouvrage.

La génération est cette fonction par laquelle les êtres vivans se reproduisent et perpétuent leur espèce. C'est par cette faculté des corps organisés que la nature a pris soin de leur conservation.

La génération est de toutes les fonctions celle qui importe le plus à l'ordre conservateur. Il y a des animaux d'une classe inférieure qui ne naissent que pour se reproduire et mourir presque aussitôt.

Chez les classes supérieures, la génération ne doit s'opérer que lorsque la croissance est achevée. Si elle a lieu avant cette époque, l'individu reproduit n'a pas la vigueur nécessaire pour conserver et transmettre le type ou la force première de son espèce et la dégénération commence. La faculté de reproduction chez les êtres dont le développement est tardif et l'existence de longue durée, ne peut s'opérer, ni dans le premier âge, ni dans le déclin de la vie.

Les procédés par lesquels la génération s'accomplit ne sont pas les mêmes pour toutes les classes d'animaux. Les auteurs

anciens et modernes, et parmi ceux-ci Lamarck et M. Geoffroy Saint-Hilaire, admettent pour certains êtres d'un ordre inférieur la possibilité de se créer spontanément ou de toutes pièces, sans le concours d'aucune espèce de division, de contact, ni d'accouplement. C'est ce qu'on appelle génération spontanée. Cette opinion ne saurait être contestée d'après la formation de plusieurs genres de vers qui se développent dans l'intérieur des organes où aucun germe ne peut avoir pénétré.

Au delà des êtres créés spontanément, la génération ne peut plus s'opérer qu'à l'aide d'une partie organisée préexistante fournie par un corps vivant. A mesure que l'organisation des êtres se perfectionne, la génération s'opère au moyen d'organes plus compliqués. Deux sexes, l'un femelle, l'autre mâle, deviennent nécessaires : le premier contient le germe qui est propre à reproduire un même individu ; le second est destiné à fournir le fluide qui vivifie, féconde le germe et en détermine le développement.

Il y a des espèces d'animaux qu'on appelle hermaphrodites, où un seul être réunit les deux sexes et peut se reproduire seul. Tels sont les coquillages bivalves, comme l'huître, la moule et d'autres, où chaque individu, quoique réunissant les deux sexes, ne peut engendrer que par le concours respectif de l'un et de l'autre, et remplissant à la fois le double office de mâle et de femelle. C'est ainsi que se reproduisent les colimaçons et les autres coquillage univalves.

Chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'organisation, chaque individu se distingue par un sexe différent.

Dans ce dernier cas la génération présente également des différences selon les espèces. Chez certains animaux, le fluide fécondant du sexe mâle n'est appliqué à l'œuf que lorsque celui-ci a été rejeté par la femelle, comme dans les poissons.

D'autres fois l'œuf ne peut plus être fécondé lorsqu'il est

sorti de l'organe sexuel de la femelle ; alors le fluide vivifiant du mâle lui arrive lorsqu'il est encore dans l'intérieur de la femelle. Ce qui nécessite ce qu'on appelle la copulation ou l'accouplement.

Dans la génération accomplie par le rapprochement des sexes, il existe aussi des variétés. Lorsque l'œuf est fécondé ou pondu aussitôt, ce n'est que par l'incubation extérieure que peut naître le nouvel individu, ainsi que cela arrive pour les oiseaux ; c'est ce qu'on appelle la génération *ovipare*.

Si l'œuf est fécondé, et que la ponte qui tend à s'opérer immédiatement soit assez lente pour que l'éclosion ait lieu dans le trajet des voies qu'elle a à parcourir, l'individu sort du sein de sa mère complètement formé ; c'est ce qu'on nomme génération *ovovivipare*, comme celle de la plupart des reptiles.

Enfin, lorsque l'œuf fécondé se détache de l'ovaire, vient se fixer dans un organe intérieur spécial qu'on appelle matrice ou utérus, et s'y attache d'une manière intime pour y puiser les sucs nourriciers nécessaires à son développement et y prendre la forme qu'il doit conserver après sa naissance, on donne à ce mode de génération le nom de *vivipare*. Celle-ci est propre à l'espèce humaine, et c'est d'elle seulement qu'il convient de donner ici une explication un peu détaillée.

Chaque sexe remplit un rôle différent dans l'œuvre de la génération : l'homme doit fournir le fluide destiné à féconder le germe qui fait partie des dépendances sexuelles de la femme. Pour cela, il n'a besoin que des organes qui produisent le sperme et de ceux qui servent à son introduction. Ce sont les testicules qui sécrètent ou composent la semence dont les vésicules séminales sont le réservoir, où il demeure contenu en attendant l'acte qui doit en produire l'éjaculation. On appelle éjaculateurs les conduits qui le portent dans

le canal de l'urètre d'où il est lancé pour les besoins de la génération.

Le germe appartient à la femelle seule; c'est dans son sein que s'opère la fécondation. Indépendamment des organes qui servent à l'accouplement, elle fournit en particulier ceux qui sont nécessaires à contenir le fœtus et à protéger son développement. Ces organes se composent : 1° des ovaires, qui ont de l'analogie avec les testicules de l'homme et qui fournissent les ovules ou les germes; 2° des trompes, conduits qui appartiennent à la matrice, qui saisissent dans l'ovaire le germe fécondé et le transportent dans l'utérus, où il doit se développer.

On donne le nom de copulation au phénomène par lequel s'opère l'action de la semence sur le germe qu'elle doit féconder. Examinons les phénomènes qui se passent dans l'exercice de cette fonction, et la part de sensation qu'y apporte chacun des deux sexes.

De même que le besoin de boire et de manger est une sensation qui est propre aux organes digestifs, de même aussi le besoin du rapprochement des deux sexes tient à une sorte d'instinct ou d'appétit qui se fait plus ou moins sentir, et que souvent on ne peut tarder d'apaiser sans déranger l'harmonie des fonctions vitales. On a dit que ce besoin était nul dans l'enfance, à l'âge auquel l'homme ne peut encore se reproduire; cela n'est pas exact. Dès l'âge de six à huit ans, et souvent plus tôt, on voit des enfans qui connaissent la différence et la destination des sexes, ce que M. Alibert, dans son *Traité de la physiologie des passions*, attribue sans plus de fondement à une prédisposition innée ou instinctive. Au lieu d'avancer que le besoin de se reproduire est nul avant la puberté, il eût été plus vrai de dire que c'est la faculté de reproduction, qui seule est impossible avant cette époque. Quant à l'intelligence que les enfans acquièrent de l'usage respectif des organes génitaux avant la puberté, il est assuré-

ment plus juste de l'attribuer aux lectures, aux conversations licencieuses, aux tableaux obscènes, et plus encore à la vue de l'accouplement des animaux domestiques.

Le temps pendant lequel l'homme et la femme ont la faculté de se reproduire n'a pas un terme fixe. J'ai accouché une femme à cinquante-trois ans; cependant il est rigoureusement nécessaire, pour la reproduction, que l'évacuation menstruelle n'ait pas cessé; l'époque la plus ordinaire de cette suppression est de quarante à quarante-cinq ans. De même que dans quelques cas exceptionnels la menstruation peut se prolonger au-delà de cinquante ans, de même aussi elle peut cesser long-temps avant l'époque ordinaire. J'ai connu plusieurs dames qui, à l'âge de trente ans, ont cessé d'être réglées sans aucun accident. Il en existe, et j'en ai également rencontré, qui n'ont jamais eu d'évacuation menstruelle.

L'époque jusqu'à laquelle l'homme conserve la faculté de se reproduire est également indéterminée. La vieillesse ne se compte pas toujours par le nombre des années. On rencontre des hommes qui, en état de santé, sont moins aptes à se reproduire à quarante ans que d'autres à soixante. Indépendamment de l'âge et de l'état général des forces, les organes génitaux peuvent avoir une mesure d'action particulière, résultant de leur repos trop long-temps prolongé ou de l'abus trop souvent réitéré de leur exercice.

Dans les animaux chez lesquels la génération n'est possible qu'à certaines époques de l'année, et que le rut porte à s'accoupler, cet acte est pour eux un besoin irrésistible qu'on ne saurait contrarier, surtout chez les mâles, sans provoquer leurs fureurs et rendre ainsi leurs morsures beaucoup plus dangereuses.

Les physiologistes ne sont pas d'accord sur l'organe d'où part la détermination d'agir pour la reproduction. Buffon, qui voulait qu'on regardât les parties génitales comme le

siège d'un sixième sens, leur attribue la sensation qui en provoque directement l'exercice. Broussais, Cabanis et Gall font dépendre au contraire cette faculté des impressions de l'âme. Les deux premiers l'attribuent à une réaction des organes sexuels sur l'imagination; et le dernier la fait dépendre d'une faculté primitive ayant son point de départ à l'encéphale. On sait que Gall indique en effet le cervelet comme le siège particulier de l'instinct de reproduction, et que, selon ce physiologiste, le signe du penchant plus ou moins énergique de l'homme à se livrer aux plaisirs de l'amour est situé à la partie postérieure et inférieure de l'occipital, entre les procès mastoïdes.

Ce sentiment n'est pas le même chez tous les individus; il varie selon les dispositions organiques propres à chacun, et surtout selon les habitudes qui entretiennent l'imagination dans des idées trop fréquentes de volupté, ou lui donnent une direction contraire. L'oisiveté, les fêtes et les grandes réunions si communes dans les cités populeuses, impriment à ce sentiment un caractère d'exaltation habituelle, qu'il n'a pas chez les habitans de la campagne, ni à la ville chez ceux qui s'adonnent avec assiduité à l'étude et au travail; ce qui explique le nombre si multiplié des maladies physiques ou morales que peut enfanter l'amour dans les grandes villes.

Le sentiment qui sollicite la réunion des sexes, offre toutes les nuances intermédiaires entre la plus entière indifférence et l'amour porté jusqu'au délire. On rencontre même des individus que le dégoût éloigne de tout rapprochement sexuel, disposition particulière qu'on appelle *anaphrodisie*.

J'ai connu une dame jeune et belle pour qui les approches de son époux ramenaient chaque fois l'idée d'un supplice. Le mari ne tarda pas à s'en apercevoir, ce qui l'affligea vivement. Il me consulta pour savoir à quoi cela pouvait tenir, et si cet accident devait se prolonger. Je fus autorisé à confier à l'épouse les regrets du mari. Soupçonnant d'a-

bord que cette répugnance pouvait être l'effet d'une antipathie personnelle, je m'attachai à savoir ce qu'il en était sur ce point, et j'appris, de l'aveu même de cette dame, qu'elle avait un dégoût très prononcé pour l'acte vénérien et non pour son mari. Lui ayant fait observer qu'il ne fallait de sa part que de la complaisance, elle me répondit qu'il lui était d'autant plus impossible de dissimuler sa répugnance, que lorsqu'elle obéissait aux désirs de son mari, elle éprouvait chaque fois des envies de vomir. Cette dame devint enceinte et eut un enfant. L'espoir que cet événement pourrait amener quelque changement dans l'état particulier où elle se trouvait, flatta son époux pendant quelque temps; mais bientôt il lui fallut revenir à l'idée bien triste que ce serait toujours en vain qu'il chercherait l'amour dans les embrassemens de sa femme.

Jouer avec son mari, le caresser sans cesse étaient choses journalières chez cette dame; et cela sans contrainte, car elle était d'un caractère gai et aimait sincèrement son époux; celui-ci, à son tour, ne tarda pas à éprouver la plus grande indifférence sensuelle pour son épouse, sans cesser de l'aimer et de se prêter à ses caresses qui lui étaient extrêmement agréables; bientôt, des deux côtés, l'amour cessa de prendre part à leurs jeux, et ils finirent par s'aimer seulement comme le frère et la sœur. La dame s'aperçut de la froideur de son époux, et son amour-propre en parut blessé; c'est du moins ce que soupçonna le mari, qui me dit un jour: « Mon épouse est encore plus caressante que de coutume, et il me semble qu'elle agit comme si elle voulait m'appeler dans ses bras. J'aurais voulu éprouver ses dispositions, mais cela m'est devenu tout-à-fait impossible. » Cette observation est un témoignage bien remarquable de l'influence directe de l'imagination sur les résultats matériels de l'amour.

L'amour violent et celui qui est voisin de la jouissance, augmentent l'action, les forces et la chaleur; ils colorent le

visage et l'enflamment, les yeux deviennent brillans, la respiration éprouve de légères interruptions, le cœur palpite et les membres sont tremblans; mais immédiatement après que la passion est satisfaite, tout le corps tombe dans une sorte d'affaissement. L'amour violent est peu susceptible d'être réprimé, il cède rarement aux impulsions de la raison. Il a quelquefois causé la mort. Un jeune officier amoureux d'une jeune demoiselle, lui avait donné un rendez-vous la nuit: comme elle tardait à venir, il se leva à la hâte pour aller à sa rencontre; du moment qu'il l'aperçoit, il se précipite vers elle, et, l'embrassant avec transport, il jette un cri de douleur et expire (1). On connaît l'aventure de ce jeune homme qui, étant épris d'une violente passion pour mademoiselle Gaussin qui le dédaignait, vint, un jour, se jeter à ses pieds et y expira d'amour, de plaisir et de fureur.

Les passions, de même que le génie, sont dans une étroite dépendance du climat; l'amour, par exemple, est, dans les pays chauds, un délire, une fièvre brûlante, un cri de la nature. Ces pays sont la terre classique de l'amour frénétique. Dans les climats tempérés, l'amour est une passion douce, une affection réfléchie et souvent un produit de l'éducation; enfin, dans les pays froids, ce n'est plus une passion, mais le sentiment tranquille d'un besoin peu urgent.

Il est difficile de rendre raison de la sympathie morale qui unit les deux sexes, de l'attrait puissant qui les porte l'un vers l'autre, et qui fait qu'ils ne voient qu'eux seuls dans la nature. Dans cet état, qui est le dernier période de l'amour, l'homme n'est plus un mortel, c'est un Dieu, la femme une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule, surtout en faveur de l'autre, toutes les perfections possibles; il s'égaré délicieusement dans les idées chimériques et mystérieuses du beau pour élever l'objet de son délire; mais lors-

(1) Ephém..... d'Allem..... Décad. 3^e.

qu'après avoir fait un chemin immense dans les pays des abstractions, il arrive enfin à la réalité, il est peut-être étonné de se trouver à côté des sauvages stupides ou de l'animal livré aux pures sensations.

La nature nous porte à la reproduction par l'attrait du plaisir; comme on a disputé sur tout, on a aussi voulu savoir si celui que les femmes ressentent est aussi vif que celui qu'éprouvent les hommes. Les opinions sont bien partagées sur cette question qu'il est impossible de résoudre positivement; car, quoique la nature n'ait été marâtre pour personne, le plaisir de l'amour varie non seulement dans chaque personne selon son âge et son tempérament, mais encore dans le même individu, selon sa disposition personnelle et les sentimens moraux qu'il éprouve pour la femme qu'il vient de subjuguier. L'ardeur impétueuse avec laquelle l'homme recherche la femme, semble annoncer un plaisir vif, mais brillant comme l'éclair si la femme ne sait prolonger le combat. Les hommes éminemment nerveux éprouvent seuls cet anéantissement voluptueux si naturel chez les femmes passionnées et qui est souvent simulé dans les grandes villes; mais, en général, l'homme conserve plus de raison dans l'instant du plaisir que dans ceux qui l'ont précédé.

Plus lente à s'émuvoir, quoique son organisation soit plus sensible, la femme éprouve un plaisir plus prolongé et moins impétueux. Toute son organisation participe à l'impression douce et magique des sens et de la volupté; bientôt elle pâlit en tressaillant de plaisir; sa sensibilité l'abandonne ou plutôt tous ses sens se contiennent dans un seul, et la femme est vraiment heureuse. On a prétendu à tort que ce spasme était nécessaire à la fécondation; je crois plutôt le contraire. Dans toutes les espèces, les femelles semblent fuir le moment de la copulation, et, de même, l'homme ne sera pas heureux si la femme ne sait pas résister à ses attaques par une pudeur naturelle ou simulée, emblème de la résistance physique

qu'il désire éprouver dans le premier combat pour rompre la membrane hymen qui existe chez toutes les femmes, quand elle n'est pas rompue par quelques accidens ou quelque imprudence.

L'importance de la membrane hymen, dit Roussel, considérée comme parure virginale, n'est pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne sait ajouter rien à ce que les sens aperçoivent et à qui elle ne montre les objets qu'avec leurs qualités réelles, l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il est en effet quand on le considère physiquement, c'est à dire pour un embarras. Aussi, chez quelques uns de ces peuples, dit-on, la paresse voluptueuse des riches paie quelquefois la robuste indigence pour lui épargner un soin pénible et lui préparer des plaisirs faciles. Au contraire, chez les peuples du Midi, où le sentiment de l'amour a une énergie prodigieuse; où les hommes, non contents du présent, voudraient encore jouir du passé, on a dû, dans les femmes, attacher le plus grand prix au signe qui constitue leur intégrité. Ils le regardent comme un bien précieux; il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en assurer; leur jalousie, toujours prête à s'alarmer, ne saurait trouver sa sécurité que dans des précautions brutales ou dans des penchans odieux qui font gémir la pudeur.

Dans l'acte du rapprochement, chaque sexe joue un rôle particulier, et qui dépend de la différence de conformation qui lui est propre. On a dit que les hommes étaient plus ardens que les femmes, ce que certains auteurs ont attribué à son organisation sexuelle. Je n'en sais pas la cause première; mais cela devait être ainsi, parce que l'homme ayant à provoquer et à vaincre, il lui fallait une puissance d'impulsion plus active et plus constante.

Voyons maintenant quelles sont les modifications que subissent les organes sexuels dans l'acte de la génération, et les phénomènes qui en résultent. Il faut d'abord que la verge,

qu'on nomme aussi pénis, change d'état et acquière assez de raideur pour s'introduire dans l'organe sexuel de la femme et y porter le fluide nécessaire à la fécondation. Cet état est l'érection, pendant laquelle le volume du pénis peut être triplé. C'est ordinairement le désir de se rapprocher de la femme qui produit l'érection; néanmoins elle peut avoir lieu involontairement. Souvent même elle n'obéit pas à la volonté, et ce n'est qu'à la suite d'applications portées directement sur la verge ou d'autres parties dépendantes de l'appareil génital, qu'on parvient à l'obtenir. L'opium, en déterminant des congestions cérébrales, peut la provoquer, et on l'observe aussi chez les pendus et dans quelques cas d'apoplexie cérébelleuse, ce qui tendrait à justifier l'opinion de Gall précédemment indiquée.

L'érection n'est complète ou suffisante que lorsque la verge a acquis un degré de tension et de force assez élevé pour vaincre les obstacles que peuvent présenter les parties extérieures de la femme, et lancer le sperme assez loin pour produire la fécondation.

On estime à deux gros la quantité de sperme projetée; mais il existe à cet égard une telle différence parmi les hommes, en raison des circonstances qui peuvent en tarir la source ou en favoriser la sécrétion, que le poids de cette évaluation peut être d'un demi-gros à quatre gros.

On a vu plus haut que ce fluide a pour réservoir les vésicules séminales, où il s'accumule pour les besoins de la génération. Chez les animaux, comme les chiens, où la copulation se prolonge, et où il n'existe pas de vésicules séminales, le sperme se forme et mouille la femelle pendant toute la durée de l'accouplement.

La femme a une part moins active que l'homme dans l'acte de la génération: ses parties sexuelles sont disposées à recevoir mécaniquement l'introduction de la verge, ce qui ne nécessite pas chez elle une érection ni une éjaculation de même

nature ; néanmoins elle participe vivement à la volupté qu'elle procure.

L'espace sexuel qu'on nomme vagin forme un canal de six à huit pouces chez la femme ; il est tapissé par une membrane muqueuse dont la propriété est de sécréter les mucosités qui facilitent l'introduction des mouvemens durant la copulation. L'évacuation trop abondante, et le plus souvent durable de ces mucosités, constitue un état maladif, désigné sous le nom de leucorrhée ou fleurs blanches.

A la partie interne et inférieure du vagin il existe un tissu spongieux érectile, auquel on a donné le nom de plexus rétifforme. Ce tissu représente une couche d'un pouce d'étendue et d'une épaisseur de deux à trois lignes. Entourant l'entrée du vagin et jouissant d'une faculté d'érection qui, pendant la copulation, se développe par suite de l'afflux du sang, il devient, ainsi que le clitoris, le siège de la sensibilité la plus voluptueuse, en même temps qu'il sert à accroître le plaisir de l'homme.

A l'extrémité inférieure ou externe du vagin se trouve la vulve et l'appareil extérieur de l'organe sexuel de la femme. La vulve se compose : 1° *du pénil ou mont de Vénus*, qui se couvre de poils à l'âge de puberté ; 2° *des grandes lèvres*, formées de deux replis membraneux d'une largeur variable, et qui s'étendent depuis le pénil jusqu'à la partie voisine du périnée qu'on nomme fourchette ; elles se couvrent ordinairement de poils en même temps que le pénil ; leur surface externe appartient à la peau et en a la couleur ; leur surface interne, qui fait partie de la membrane muqueuse, est d'un rouge vermeil chez les jeunes filles ; chez la plupart des femmes elle a une couleur plus terne, et même quelquefois elle prend une teinte violacée chez celles qui font un abus des plaisirs de l'amour ; 3° *de la fente vulvaire* qui s'étend du pénil jusqu'au périnée, et dont l'étendue est double de celle de l'entrée du vagin chez les femmes pubères et après la dis-

partition de la membrane de l'hymen ; 4° *du clitoris* qui a son siège à la partie supérieure de la vulve, où il forme une saillie plus ou moins volumineuse, susceptible d'augmenter de volume pendant le coït, et qui, environné d'un replis membraneux qui a de l'analogie avec le prépuce de l'homme, est recouvert par les grandes lèvres ; 5° *des petites lèvres ou nymphes, du vestibule, de l'orifice de l'urètre ou méat-urinaire*, parties diverses que je n'ai besoin, pour ce traité, que de désigner nominativement ; 6° *de la membrane de l'hymen*, qui a une forme semi-lunaire, occupe le contour de l'orifice du vagin, et peut, dans certains cas, opposer un grand obstacle à l'introduction du pénis, principalement lorsqu'elle forme un cercle complet ou qu'elle a beaucoup d'épaisseur ; 7° *des caroncules myrtiformes*, qui sont de petites tubercules rougeâtres, de forme plate ou arrondie, d'une grosseur inégale et d'un nombre variable ; elles sont dues à la saillie d'une portion de la membrane muqueuse vaginale, et particulièrement à la déchirure de la membrane de l'hymen, dont elles représentent les lambeaux ; 8° *de la fosse naviculaire*, qui a un pouce d'étendue et forme l'espace étendu de la partie inférieure de l'entrée du vagin jusqu'à la fourchette qui, ainsi que je l'ai déjà dit, sépare la vulve du périnée.

La turgescence ou le développement du tissu érectile qui fait partie des organes sexuels de la femme, s'opère graduellement dans l'acte de la génération, et le spasme convulsif et voluptueux qui l'accompagne est suivi, chez la femme comme chez l'homme, de l'extase et de l'abattement qui se manifestent après la copulation, quoique la première n'éprouve pas d'éjaculation spermatique. La volupté vive que ressent la femme tient au jeu de ses propres organes plutôt qu'à l'impression du sperme que projette l'homme, car il peut arriver que le moment de la jouissance ne coïncide pas chez les deux individus qui se livrent au coït ; cependant il est pro-

bable que le but de la nature est mieux atteint lorsque le contraire a lieu.

La volupté n'est jamais plus complète que lorsque l'organe génital de la femme est porté à son plus haut degré de spasme, et que l'ouverture de l'utérus se présente au pénis pour en absorber le sperme. La conception ne peut s'effectuer que par le contact des substances au moyen desquelles chaque sexe participe à la génération. L'œuf, je l'ai dit, est fourni par la femme, et le fluide qui le féconde est la part de l'homme. La fécondation a lieu à l'ovaire, et comme cet organe est situé en dehors de la matrice, et que l'œuf n'est saisi par les trompes qui en dépendent qu'au moment de la conception, on doit admettre, en effet, qu'il y a réellement absorption subite, instantanée, à moins de supposer l'action d'une vapeur séminale, *aura seminatis*, ce qui est moins vraisemblable d'après les expériences qui ont été faites pour expliquer les fonctions des organes génitaux, et qui constatent que, parmi les animaux qui ont servi aux expérimentations, la fécondation n'a lieu que par le contact immédiat de l'œuf et du sperme. La preuve que la fécondation se fait à l'ovaire résulte surtout des observations de fœtus développés dans le trajet des trompes, et même quelquefois dans l'intérieur du bas-ventre; dans ce dernier cas on suppose que l'œuf y serait tombé faute d'avoir été retenu par le pavillon de la trompe, après l'avoir saisi pour le féconder et le porter dans l'utérus.

CHAPITRE IV.

Du Coït ou du rapprochement des sexes.

La philosophie se mesle et parle librement de toutes choses, pour en trouver les causes, les juger et régler convenablement.

CHARRON (*De l'Amour charnel*).

Le coït est l'acte préliminaire de la fécondation, le rapprochement intime des sexes, le contact immédiat des organes génitaux. Ayant décrit dans le chapitre précédent les organes que cette fonction met en exercice, j'examinerai, dans celui-ci, son utilité, les dangers de ses excès et de son abstinence, les maladies qui peuvent en résulter, les moyens de s'en préserver et de les guérir.

La nature a dû inviter l'homme, par l'attrait du plaisir, à satisfaire tous les besoins qui ont pour but sa propre conservation; mais celui qui a pour objet la propagation, la perpétuité de l'espèce, et qui provoque le rapprochement des sexes, est beaucoup plus vif encore. Lorsque le besoin de se reproduire se fait sentir dans toute son énergie, l'homme se sent animé d'un surcroît d'existence qui a besoin de se répandre et cherche une issue; toutes les femmes lui paraissent belles, son ardeur ne lui donne pas le temps de choisir. Mais combien il en est autrement chez le vieillard que la nature invite au repos, ou chez le libertin épuisé par les excès! La beauté ne s'offre plus à leurs yeux telle qu'elle est. Ils ne s'animent plus que devant les fantômes souvent obscènes de leur imagination toujours capricieuse.